

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

L'Institut a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers /
Couverture de couleur
- Covers damaged /
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure.

- Additional comments /
Commentaires supplémentaires:

Pagination continue.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire

- Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées.

MÉLANGES RELIGIEUX,

SCIENTIFIQUES POLITIQUES ET LITTÉRAIRES.

Vol. 10

MONTREAL, MARDI, 16 FEVRIER 1847.

No. 13

CORRESPONDANCE PARTICULIERE A L'UNIVERS.

Birmingham, 18 octobre 1846.

M. le Rédacteur,

Les catholiques ne sont pas seuls à élever la voix contre les empiétements du pouvoir temporel dans le domaine des consciences. Le mouvement en faveur de l'affranchissement spirituel des peuples auquel assiste notre époque, n'est pas exclusivement catholique : c'est une réaction générale contre une usurpation qui, dans nos sociétés constitutionnelles, blesse à la foi le droit et le bon sens. Protestans et catholiques comprennent aujourd'hui cette importante vérité.

Les chrétiens évangéliques de la Prusse nous ont récemment prouvé que les prérogatives spirituelles de leur souverain leur sont à charge. Les dissidents d'Angleterre ont successivement formé plusieurs associations dans le but de poursuivre la séparation de ces deux ordres de pouvoir. Vous savez quel prodigieux développement a pris, sous l'influence du même principe, l'Eglise libre d'Ecosse. Si le juseyisme a trouvé si peu de faveur auprès de nos hommes d'Etat, c'est qu'il a levé sur l'Angleterre et qu'il tient d'une main ferme l'étendard de l'émancipation anglicane. MM. Newman et Pusey ont défendu les droits de la conscience humaine contre les prétentions exorbitantes de la Couronne. Il est fort instructif de voir aujourd'hui la réforme luttant pour s'affranchir de la tutelle qu'elle avait jadis recherchée ; elle comprend que le principe sous l'égide duquel elle s'était placée est pour elle un principe de mort, et elle veut à tout prix s'arracher à la protection des trônes, protection sur laquelle elle s'étiole et se meurt. La conscience humaine a besoin de respirer l'air de la liberté ; elle étouffée dans les serres chauffées par les employés d'un bureau des cultes.

Les principes de liberté religieuse solidement posés et défendus par les puseyistes, vous expliquent la haine que leur a vouée le parti du *Church and State* ou de la haute Eglise, parti qui admire encore Elisabeth pour avoir brûlé les catholiques qui refusaient de reconnaître sa suprématie sur l'Eglise. Ces principes de liberté font chez nous des progrès rapides et bien remarquables. C'est sous ce nouveau point de vue que je veux vous montrer aujourd'hui le juseyisme. Voici des faits dont le simple récit est éloquent.

Vous savez que, sur un ordre de la Reine en son conseil privé, l'archevêque de Cantorbéry a publié une prière pour implorer humblement le Tout-Puissant de détourner du Royaume-Uni la calamité de la famine. Cette prière a été répandue dans les églises anglicanes d'Irlande comme dans celles d'Angleterre. Mais voici qu'en vertu d'un ordre du Dr. Whately, archevêque anglican de Dublin, ladite forme de prière a été supprimée partout et n'a été récitée nulle part dans son diocèse. Le Dr. Whately a même cru devoir monter en chaire dans la chapelle épiscopale de Saint-Étienne, et c'est de là qu'il a solennellement protesté contre la prière émanée de son primat.

L'archevêque anglican de Dublin, dans un discours qui ne peut manquer d'être bientôt publié, a exposé les objections légales et spirituelles que soulève la conduite de l'archevêque de Cantorbéry. Au point de vue constitutionnel, le docteur Whately a nié formellement que la Reine ait eu le droit de donner l'ordre auquel le primat d'Angleterre s'est soumis. Il a ajouté que la famine étant un châtement du Ciel, le moyen à l'aide duquel on cherchait à calmer la colère de Dieu (c'est un archevêque protestant qui parle) ne lui paraît rien moins qu'un blasphème !!! Cette sortie vigoureuse et inattendue a jeté le trouble dans l'Eglise officielle. L'indignation du parti de *Church and State* est à son comble, et les puseyistes, qui ont si souvent protesté contre cette initiative de la Couronne, battent des mains et se rejouissent de voir un homme, occupant une position aussi élevée que l'archevêque de Dublin, prendre en mains la défense des libertés de leur Eglise.

Ce n'est pas seulement dans l'épiscopat et le clergé que ces principes gagnent du terrain ; ils pénètrent dans toutes les classes, et la société laïque n'y reste pas étrangère. Sir Valentine Blake, protestant riche et influent d'Irlande, vient d'adresser au chancelier une lettre par laquelle il refuse d'être réintégré dans ses fonctions de magistrat, parce qu'on exige de lui qu'il prête le serment de suprématie. Sir Valentine Blake s'exprime ainsi :

« J'ai reçu, avec la lettre qui m'annonce ma réintégration comme magistrat du comté de Galway, la formule des sermens que je dois prêter en cette qualité. Je suis fâché d'avoir à vous dire que je ne crois pas pouvoir prêter

un serment où il est dit que le Siège de Rome n'a aucune puissance spirituelle dans les royaumes de Sa Majesté. Tout le monde sait que cela n'est pas vrai, et je suis surpris que des protestans consciencieux prêtent un pareil serment. J'espère bientôt vous voir, Milord, sur votre siège dans la Chambre irlandaise des Lords, présenter, en votre qualité de gardien de la conscience des sujets de Sa Majesté, un bill pour abolir ce serment. »

Voilà un anglican qui refuse de prêter le serment de suprématie, et qui croit que le Saint-Siège a des droits spirituels à exercer dans les Etats de Sa Majesté Britannique !

Il est très-heureux pour sir Valentine Blake que le Parlement ait abrogé dans sa dernière session, la plus grande partie de nos lois pénales. Car il est un statut de 1558 qui porte, après avoir déclaré la Reine chef suprême de l'Eglise, que toute personne refusant de prêter le serment de suprématie et soutenant la juridiction spirituelle d'un souverain étranger serait proscrite, perdrait ses biens et subirait la peine de mort comme dans le cas de haute trahison. S'il existe encore dans le dédale de nos lois quelque statut analogue, sir Robert Inglis et M. Plumtree pourront bien s'aviser de mander la mise en accusation de Valentine Blake ?

C'est aussi en vertu du principe de l'indépendance spirituelle de l'Eglise que l'évêque d'Exeter protesta contre la consécration du Dr. Gobal comme évêque anglican de Jérusalem, parce que les conventions faites au sujet de cet évêché avec le roi de Prusse portent atteinte aux prérogatives de l'anglicanisme. Le Dr. Philpotts a invoqué les canons de son Eglise contre cette consécration ; mais le primat d'Angleterre a passé outre, malgré les adhésions nombreuses que reçut la protestation de l'évêque d'Exeter. Vous voyez que les dissidences longtemps dissimulées de l'épiscopat anglican commencent à se faire jour ; ce sont les piliers de l'édifice qui s'ébranlent.

Les anglicans les plus enthousiastes ne se dissimulent pas que leur Eglise aurait besoin de faire un vigoureux effort sur elle-même pour reprendre son équilibre. Des aveux précieux à recueillir étaient faits naguère par la *Revue anglaise* dont je vous parlais dans ma dernière lettre. Elle disait, après avoir reproduit les critiques d'un écrivain catholique sur l'anarchie de l'Eglise d'Angleterre :

« En admettant la force de ces observations, nous espérons humblement qu'elles ten-iront à déterminer notre Eglise à faire, avant longtemps, quelque vigoureux effort pour mettre sa maison en ordre. Nous devons rappeler que son inaction est loin d'être volontaire. Une des circonstances les plus cruelles de la position de notre Eglise, c'est que, tandis que ses ennemis de tous genres ont la liberté de délibérer sur les moyens à employer pour la détruire, elle est privée (et il en est ainsi depuis 130 ans) du privilège de prendre conseil d'elle-même pour aviser à sa conservation. On lui reproche de n'avoir pas marché avec le tems, et ceux qui lui parlent ainsi sont eux-mêmes coupables de la tenir enchaînée à ses institutions telles qu'elles existaient il y a un siècle et demi, sans lui permettre d'opérer le moindre changement qui tendît à adapter son système aux circonstances actuelles. Nous savons parfaitement que les papistes, entre autres, qui adressent ce reproche à l'anglicanisme, feront tout ce qu'ils pourront afin de l'empêcher d'appliquer un remède au mal. Mais malgré tous ces contre-tems nous ne désespérons pas. »

Les anglicans de l'*English Review* veulent donc aussi l'affranchissement de leur Eglise ; ils revendiquent pour elle le droit de se réunir et de délibérer sur ses besoins. Mais sans doute que l'Etat ne se soucie pas de voir tenir des conciles aux lords spirituels du royaume : il lui suffit qu'ils prennent part aux délibérations du Parlement. L'*English Review* proteste donc avec le Dr. Whately, sir Valentine Blake et l'évêque d'Exeter, contre les empiétements usurpateurs de l'Etat ! Mais ce qui est assez plaisant, c'est que pour adoucir ses plaintes, la *Revue anglaise* accuse les papistes de ce qu'elle est restée stationnaire ! Quelle est donc l'influence des catholiques sur les affaires de l'anglicanisme ? Ils ont eu à combattre jusqu'à ce jour pour leur propre émancipation, et la liberté qu'ils demandent pour eux, ils la revendiquent pour tous. Que les anglicans cherchent à l'obtenir pour leur Eglise, et loin de rencontrer des adversaires dans les catholiques de l'empire, ils ne tarderont pas à reconnaître qu'ils ont en eux des frères prêts à les seconder pour faire triompher la liberté des cultes et l'égalité des chrétiens de toutes les dénominations. Mais l'anglicanisme est trop intéressé au monopole du culte

officiel pour oser revendiquer franchement, et d'une manière unanime la liberté dont il se plaint à demi-mots de ne pas jouir.

IV. W.

P. S. Les anglicans ne veulent pas nous entendre dire qu'ils sont inquiets sur l'avenir. Or, voici, pour nous prouver leur indifférence sur les progrès du catholicisme, qu'ils publient un pamphlet à deux sous, intitulé : *Les conversions à Rome ne sont ni une nouveauté ni un sujet d'alarmes, mais le résultat naturel d'un mouvement ecclésiastique ou de la renaissance qui pèse dans l'Eglise (anglicane)*!

CRACOVIE.

Cracovie, fondée par Cracus à la fin du VIIe. siècle, fut la résidence des rois jusqu'au commencement du XVIIe. siècle, époque à laquelle Sigismond III alla s'établir à Varsavie, et jusqu'en 1764 elle a conservé le privilège de couronner les souverains de Pologne.

Tout dans cette ville porte un caractère imposant d'ancienneté ; tout rappelle un nom, une date, un fait mémorable. Un rempart entoure encore cette cité des princes, comme au temps où elle était le bouclier de la Pologne. Les rues sont pour la plupart tortueuses et sombres comme celles des villes du moyen âge, les maisons portent des pignons festonnés comme celles d'Augsbourg ou de Nuremberg. Ici on aperçoit des portes ornées de colonnettes et couronnées d'un cep de vigne, comme dans les joyeuses bourgades des bords du Rhin ; là des statues de saints, les mains jointes sous leur dais ciselé, comme celles qui décorent le portail de nos vieilles cathédrales ; plus loin, voilà le palais de l'évêché dont les rois briguaient jadis la faveur, et la maison de l'Université, la plus ancienne Université des contrées slaves après celle de Prague. De tous côtés, je vois aussi surgir des flèches aiguës, des croix dorées. Il n'y a pas moins de trente-huit églises à Cracovie, presque toutes remarquables, les unes par leur architecture, d'autres par leurs pieuses traditions. Celle de Notre-Dame date du commencement du XIIIe. siècle ; elle renferme trente autels de marbre et une quantité de tombeaux historiques ; celles de Saint-Pierre et Saint-Paul a été reconstruite par Sigismond III sur le modèle de Saint-Pierre de Rome ; celle des Dominicains, fondée en 1230, possède une double rangée de stalles en chêne sculptées avec un art admirable.

Les longues vicissitudes politiques qui ont désolé et accablé le peuple de Cracovie, n'ont pas encore éteint en lui le sentiment religieux. Un dimanche, j'ai vu les artisans de la ville, les paysans de la campagne avec leurs larges redingotes bleues ornées de bordures rouges, les femmes avec des draps de toile blanche qu'elles jettent sur leurs épaules comme des échappes, courir d'église en église, se prosterner dans le parvis et baiser le pavé de la nef. Un jour, je traversais la place du marché au moment où un prêtre allait porter les derniers sacrements à un mourant ; il était sous un dais porté par des marguilliers, quatre soldats l'escortaient le fusil au bras, un enfant de chœur marchait devant lui, agitant une clochette. Au son de cette clochette, tous les passans s'arrêtaient, se découvraient la tête, et la plupart se jetaient à genoux. Je suivis le pieux cortège jusqu'à la demeure vers laquelle il se dirigeait. Les quatre soldats se mirent en faction à la porte, et plus de cent personnes étaient là, les mains jointes sur la poitrine, les genoux en terre, priant à voix basse et attendant le retour du prêtre. Quand on se rappelle tout ce que ce pauvre peuple a souffert, il est doux de penser qu'au milieu de ses souffrances il a conservé la piété qui console le cœur, la foi qui le raffermir.

Au centre de la ville, sur un large roc qui domine au loin la plaine, s'élève l'ancien château des Rois, rebâti par Casimir-le-Grand, enrichi par ses successeurs, dévasté par les Autrichiens.

En gravissant les escaliers, en parcourant les galeries de ce château, on n'y retrouve plus aucun des ornemens décrits jadis avec tant d'admiration par les voyageurs du XVIIe. siècle ; mais ses murailles épaisses, ses vieilles tours lui donnaient encore un aspect imposant, et les héroïques souvenirs qui peuplent son enceinte lui impriment un caractère auguste. Ce château a vu passer sous ses voûtes six dynasties puissantes. Il a vu un de nos princes s'asseoir sur le trône des Jagellons, et deux femmes de France, Marie de Gonzague et Marie d'Arquien, porter le sceptre et la couronne de Pologne. Les descendans du grand Gustave Wisa y ont reçu les insignes de la royauté, puis les descendans des électeurs de Saxe, puis le noble Stanislas Leszczyński, dont une de nos provinces lénit encore la mémoire, et enfin le légal amant de Catherine. A présent, c'en est fait de ces jours de splendeur, de ces fêtes nationales qui attiraient les regards de l'Europe entier. Le château a été dépouillé de ses richesses, l'église des couronnes des rois, elle n'a gardé que leurs cercueils. Là reposent sous le doigt de la mort tous ces cœurs agités dont le trône excitait les battemens impétueux ; là se déroule sur la pierre sépulcrale tout une histoire de cinq siècles, souvent funeste et souvent sublime. Là sont les monumens de Boleslas, de Casimir-le-Grand, d'Etienne Batori, du valeureux Jean III, et la chapelle des Sigismond, revêtu encore d'un dernier éclat par la piété de leurs successeurs et le ciseau d'un habile artiste. Dans les caveaux sont les restes des héros auxquels la Pologne a voué un éternel sentiment d'amour et de vénération. Conduit par un sacristain sous ses voûtes souterraines, à la lueur d'une lampe vacillante, je lus sur un sarcophage noir le nom de Sobieski, sur un autre celui de Kosciusko, sur un troisième celui

de Poniatowski, glorieux assemblage de trois noms impérissables séparés par le temps, réunis par la tombe, derniers trésors d'un peuple auquel on a tout enlevé.

Le royal château des Piasts et des Jagellons n'est plus à présent qu'une caserne autrichienne. L'Université, l'une des plus anciennes et vaguère encore l'une des plus riches Universités de l'Europe, compte à peine soixante-dix étudiants. La ville de Cracovie, dont la population s'élevait autrefois à cent mille âmes, n'en renferme pas maintenant plus de trente mille.

Du haut de la terrasse de Wawel on aperçoit encore, sur trois points différens de l'horizon, trois tumulus gigantesques, trois tertres funèbres pareils à ceux qui, près d'Upsal, portent le nom des trois dieux Scandinaves. Le premier de ces tertres renferme, dit-on, sous ses couches de sable et son manteau de verdure les restes de Cracus, le fondateur de Cracovie ; le second, ceux de Wanda, l'héroïque reine ; le troisième, élevé pieusement par les mains de tout un peuple, est consacré à la mémoire de Kosciusko. Entre ces sépultures du législateur, de la jeune femme et du guerrier, entre ces tombeaux séparés l'un de l'autre par un espace de onze siècles, s'élève la ville que par une amère ironie on appelle encore la ville libre de Cracovie, la ville qui est aujourd'hui le plus triste monument, le cercueil des rois, le tombeau de la Pologne.

En racontant la douloureuse impression que m'a fait éprouver l'aspect des deux anciennes capitales de la Pologne, je ne me dissimule point les fautes que ce pays a commises, les divisions constantes qui l'ont affaibli, les luttes intestines qui l'ont livré sans défiance à la rapacité de ses ambitieux ennemis ; mais à présent ses erreurs mêmes, ses jours de désordre et d'anarchie, ne doivent inspirer qu'un sentiment de pitié, car il les a cruellement expiées. Il a été roi, et il est esclave ; il a dominé de vastes contrées, et de toutes ses conquêtes il ne lui reste plus un lambeau de terre. Il a été sous les murs de Vienne plus grand que l'Autriche, dans mainte bataille plus fort que la Russie, pendant des siècles entiers plus puissant que la Prusse, et il a été lacéré par la Prusse et l'Autriche, écrasé par la Russie !

X. MARNIER.

BIOGRAPHIE AMÉRICAINE,
OU
HISTOIRE DES NATURELS
DE
L'AMÉRIQUE SEPTENTRIONALE

Qui se sont illustrés par leur habileté dans la guerre, dans la politique et dans la diplomatie ; par leur éloquence, ou par des traits remarquables d'héroïsme, de grandeur d'âme, etc. ;

Avec des aperçus généraux sur les différentes tribus aborigènes de ce continent, leur caractère, leurs mœurs, leurs usages, etc., et sur les différentes contrées qu'elles ont habitées ou qu'elles habitent encore, leur aspect général, leurs productions végétales et animales, etc., accompagnés de courtes digressions, de comparaisons et de réflexions diverses, et suivis de quelques documens ou morceaux curieux et intéressans.

PAR MAXIMILIEN BIBAUD,

ÉTUDIANT EN DROIT, ET

Membre Correspondant de l'Institut Canadien.

M. D. Assis, dans le Tome VIII de la *Bibliothèque Canadienne* : « Une Biographie des Américains naturels, ou une Histoire des principaux guerriers et orateurs sauvages de l'Amérique du Nord, sans y comprendre même le Mexique, ne serait pas un ouvrage dépourvu d'intérêt. » En effet, c'est bien d'une telle Histoire que M. BAINVILLE pouvait dire avec vérité, qu'elle est singulièrement riche en beautés effrayantes ; que des guerres sans fin, des mœurs fortes, naïves, farouches, qui montrent à nu les traits primitifs de l'âme humaine, lui donnent un intérêt romanesque.

Le sort déplorable, qui semble réservé à la plupart des tribus, prête à cette Histoire un intérêt d'un autre genre : aussi longtems qu'il en restera une seule sur ce vaste continent, elle sera méprisée et pourchassée ; mais la dernière famille n'aura pas plutôt disparu, que les sentimens des hommes seront changés. Le philosophe regrettera de ne pouvoir converser avec une race d'hommes qu'il jugera la plus intéressante du globe, et le dessinateur, de ne pouvoir nous retracer des traits qui se seront effacés dans l'oubli. ADAM KIDD a chanté en vers « le Chef Huron. » On offre maintenant une Histoire, mais la nature l'a faite riche de la poésie des choses. Nos voisins ont depuis plusieurs années leur « *Indian Biography*. »

CONDITIONS.

L'ouvrage formera un volume in 12 d'environ quatre cents pages. Il sera imprimé sur beau papier, avec de bons caractères, et coûtera, broché élégamment, cinq chelins, payables à livraison.

En prenant un certain nombre d'exemplaires, on aura droit à une déduction raisonnable.

Toute personne qui procurera huit souscripteurs recevra le volume gratis.

À l'Éditeur de la *Minerve*.

Monsieur. — Votre journal étant généralement répandu dans toutes les parties du Bas-Canada je me servirai de son canal, avec votre permission,

pour faire quelques remarques utiles aux cultivateurs, et je serais flatté qu'elles tombassent sous les yeux des curés, et qu'ils ne jugeassent pas indigne d'en donner l'explication à leurs paroissiens.

Dans plusieurs parties du Bas-Canada, les cultivateurs se sont opiniâtrés depuis plusieurs années à semer du blé, et dans beaucoup de circonstances ils n'ont pas même récolté la semence. Or, si les cultivateurs eussent plutôt semé du blé-dinde sur leur terre, ils auraient récolté un article presque aussi précieux que le blé, beaucoup plus aisé à cultiver, et qui eût été exempt des ravages de la mouche, et de la rouille. Le blé-dinde croît sur toutes les espèces de terre. Il doit être renchaussé, lorsqu'il est à une certaine hauteur, afin que les vents ne puissent le briser. On emploie le blé-dinde pour une infinité d'objets; c'est une excellente nourriture pour les animaux; la gelée ne peut lui faire tort; rien n'est meilleur pour engraisser les cochons.

Après le blé-dinde, l'article le plus profitable que l'on puisse semer ce sont les pois. Cet article est très-recherché pour l'importation, et le cultivateur est toujours certain de les vendre 3s. et 6d. le minot. Le blé-dinde obtient le même prix. Ils est maintenant à 1s. Je me flatte que ces remarques seront utiles à quelques-uns.

Je suis Monsieur,
T. H.

Montréal 10 Février 1847.

LA CHIMIE AGRICOLE,

Mise à la portée de tout le monde.—Ouvrage très-simplifié, à l'usage des agriculteurs Canadiens et particulièrement des écoles élémentaires. Par N. Aubin.

Tel est le titre d'un petit ouvrage de 116 pages, format in-12, bien imprimé, et qui est dédié, par le propriétaire et l'auteur, à J. B. Meilleur, écuyer M. D. surintendant de l'éducation dans le Bas-Canada, "comme un faible tribut de considération et d'estime pour son zèle et ses efforts à promouvoir les connaissances utiles parmi ses concitoyens, aussi bien par ses propres travaux qu'en sa qualité officielle." Ce petit livre contient 10 chapitres, dans lesquels les premiers principes de la chimie sont clairement développés, et mis, comme l'indique le titre, à la portée de tout le monde; ces 10 chapitres renferment une foule de connaissances qui sont de la plus grande utilité dans les campagnes, et que nous espérons voir se répandre à l'aide de ce petit ouvrage. Il y a dans notre pays bien peu d'ouvrages d'agriculture qui puissent guider les cultivateurs dans leurs travaux; le traité de M. Evans est précieux, et nous voudrions le voir entre les mains de tous les habitants des campagnes, mais malheureusement, il n'est que fort peu répandu et le prix auquel il doit être vendu, est loin de contribuer à lui donner de la circulation. Le livre de M. Aubin est beaucoup moins coûteux, et il n'est pas un cultivateur qui ne soit à même d'en avoir un exemplaire dans sa famille, pour faire lire à ses enfans, et leur apprendre à abandonner les vieilles routines et adopter des systèmes plus avantageux.

Il nous est impossible d'entrer dans une analyse de ce petit ouvrage qui est lui-même une analyse des élémens de la chimie agricole; nous reviendrons sur ce sujet dans un prochain numéro, et nous donnerons quelques extraits intéressans de ce petit ouvrage. Bien qu'il soit peu volumineux, ceux qui voudront l'étudier pourront y puiser une infinité de renseignemens utiles. Nous espérons que les sociétés d'agriculture de tous les comités Canadiens en achèteront un certain nombre d'exemplaires qui seront distribués à bas prix aux cultivateurs des campagnes. Ce serait un excellent moyen de répandre les connaissances utiles parmi la population agricole. *Minerve.*

BULLETIN.

Ordinations.—Voyage dans l'Orient, par Messire Léon Gingras.—Agriculture, et de la Chimie agricole de M. Aubin.—Conversion.—Un conseiller aulique promu au sacerdocc.—Les Wilfridiens.—Les Maristes.—Le R. P. de Smet.

M. L. G. Rousseau a reçu les ordres mineurs dans la chapelle du collège de Montréal le 7 du présent mois, et le 14, il a reçu l'ordre sacré du sous-diaconat dans la cathédrale; ces deux ordinations ont été faites par Mgr. le Coadjuteur. M. Rousseau est destiné au diocèse de Walla-Walla, et doit partir avec Mgr. Blanchet, évêque de ce diocèse.

—M. LÉON GINGRAS, prêtre du Séminaire de Québec, est sur le point de publier son ouvrage dans l'Orient, mais il voudrait s'assurer d'un certain nombre de souscripteurs, afin de ne point s'exposer à une perte qui lui serait préjudiciable. Son ouvrage formera 2 vol. d'environ 500 pages chaque, et qui coûteront 12 chelins les deux. Quel est le Canadien qui refuserait d'encourager un compatriote? Un livre canadien dans une bibliothèque devrait y trouver une place d'honneur. On reproche aux Canadiens de ne pas écrire; ce ne sont pas les écrivains qui manquent, mais bien plutôt ceux qui devraient les encourager. Si tout ceux qui sont en état d'écrire étaient récompensés convenablement, on verrait plus d'auteurs en Canada qu'il n'y en a. Quand verrons-

nous le jour où l'on pourra se former une bibliothèque composée de bons ouvrages canadiens?

—Nous ne venions que d'écrire ces mots, lorsqu'on nous a présenté le *prospectus* d'un nouvel ouvrage qui sera sans doute bien agréable à ceux qui aiment à connaître l'histoire de leur pays; la vie des chefs illustres des peuples indiens est naturellement liée à notre histoire; ce serait presque une honte à un Canadien de ne pas connaître les héros et les grands guerriers que notre sol a produit. On trouvera dans nos colonnes le *prospectus* de cet intéressant ouvrage auquel nous souscrivons bien volontiers ainsi qu'au premier.

—Nous avons reproduit dans nos colonnes le bon témoignage que donne la *Minerve* sur la *Chimie agricole* de M. N. Aubin, et l'écrit de T. H. sur le blé-d'inde: nous observerons sur ce dernier, que les habitans ont été obligés de quitter la culture du blé-d'inde, à cause des gelées; car cette plante est très-tendre et bien difficile à mûrir; les gros vents et les tempêtes lui sont aussi très-nuisibles; pourtant il ne faudrait pas en quitter la culture entièrement pour cela; mais on pourrait préférer le petit blé-d'inde d'avance qui réussit mieux que notre ancien blé-d'inde canadien, il est moins exposé aux gelées du printemps parce qu'on peut le semer plus tard, et il a le tems de mûrir avant les gelées d'automne, les vents lui sont aussi moins dangereux, parce qu'il ne parvient pas à une aussi grande hauteur que le premier, et il produit autant pour le moins. Il me reste à dire un mot sur l'ouvrage de M. Aubin; l'ouvrage remplit bien la première partie du titre que lui a donné son auteur, c'est-à-dire, *chimie agricole*, mais je ne sais pas s'il remplit aussi bien la seconde, *mise à la portée de tout le monde*; je crois qu'il est bien difficile de parvenir à ce but. Un auteur en composant ses théories croit que tout le monde les comprendra aussi bien que lui; mais qu'on demande à un habitant qui aura lu l'ouvrage de M. Aubin: Qu'est-ce que c'est qu'un gaz? qu'est-ce que l'oxygène, l'hydrogène, l'acide carbonique, etc.? Que pourra-t-il vous répondre? Qu'a-t-il besoin de connaître ce que c'est que l'électricité, de connaître l'analyse du guano, de l'albumine, du gluten, du lait, des urines? A quoi peut lui servir la connaissance des compositions des vernis, (page 45) pour cultiver ses terres? Toutes ces choses pour les habitans sont des sciences vaines et inutiles. Je suis pourtant loin de mépriser ces sciences, et je reconnais que par leurs moyens on peut renouveler nos terres qui sont épuisées, mais je veux dire seulement que ces sciences ne sont pas à la portée des cultivateurs qui n'ont jamais entré dans un laboratoire de chimie, et qui ne peuvent rien comprendre à toutes les définitions qu'on leur en fait. Que les savans les étudient, et qu'ils donnent ensuite aux cultivateurs le résultat de leurs études en leur conseillant des pratiques simples et aisées; cela suffirait.

—Mais j'en reviens aux sociétés d'agriculture dont j'ai parlé ailleurs; qu'on établisse dans chaque paroisse, ou au moins dans chaque comté, un bureau d'agriculture. Que ces bureaux soient reconnus par la législature; qu'ils aient le moyen de récompenser ceux qui cultiveront d'après des méthodes données par eux, et de punir en poursuivant devant un magistrat ceux qui y manqueraient; par exemple; un habitant qui aurait soin de bien ramasser ses fumiers, en faisant une fosse près de ses batimens, qui disposerait des dallots dans ses écuries dont les pontages seraient bien boisés, pour conduire les eaux des animaux à ce tas de fumier, qui en outre aurait soin de le couvrir pour empêcher que les sels ne s'en évaporaissent point; celui-là mériterait une récompense; au contraire celui qui laisserait ses fumiers, à la porte de ses batimens, qui le printemps, à même le soin de faire des rigoles pour envoyer les eaux du fumier dans les fossés, ce qui est envoyer ses écus à la rivière, celui-là serait punissable d'une amende suivant sa négligence, d'autant plus que bien souvent la maladie et les mortalités des animaux dans le printemps sont en grande partie occasionnées par ces eaux de fumier, qu'ils boivent dans les mares qui se font à l'entour des batimens. Celui qui aura le mieux labouré sa terre, qui l'aura suffisamment égoutée et fumée aura droit à une récompense d'après la décision des juges du bureau d'agriculture. Ce qui serait mieux que de récompenser celui qui a le plus bel animal qui souvent a été engraisé aux dépens des autres qui sont d'une maigreur à faire peur. Nous avons vécu assez longtems parmi les habitans

pour savoir que ce n'est pas par des théories qu'on pourra parvenir à changer leurs systèmes; il faudrait que la force s'en mêlât un peu, mais surtout des récompenses bien distribuées auraient le plus grand avantage, et seraient plus d'effets que tous les livres et les gazettes; qui ne pourront avoir leur utilité que lorsqu'il y aura des personnes autorisées pour faire observer les lois d'un code d'agriculture quand il y en aura un de fait.

—La feuille dominicale de Munster, sur la foi d'une correspondance de Königsgrätz, en Bohême, annonce le retour à l'Eglise catholique du comte Octave Lippe, agent de la maison régnante de ce nom. Il avait, pendant dix années, fait son unique occupation de l'étude de l'enseignement de l'Eglise catholique qu'il se plaisait à répéter à ses enfans.

— Il se trouve actuellement au séminaire de Breslau, un élève dont la vocation produit une grande sensation dans le pays. C'est le conseiller aulique B... qui a rempli plusieurs emplois distingués dans le gouvernement et possède une belle fortune. Il doit être promu au sacerdoce dans les ordinations prochaines.

—Le rév. M. Faber, de l'Université d'Oxford, ancien recteur d'Elston, poète de la plus grande distinction, a fondé une communauté religieuse sous le nom de Frères de la Volonté de Dieu ou Wilfridiens, de St. Wilfrid, leur patron, dont M. Faber a écrit la vie. Les hommes de dévouement qui se sont placés sous sa direction étaient, pour la plupart, avec lui avant leur conversion. M. Faber avait conçu son projet lorsqu'il était encore anglican. Cette communauté ressemble peu à celles qui ont été ou qui existent aujourd'hui dans l'Eglise catholique. Ses membres relèvent de l'autorité épiscopale, et toutes ses règles en font un ordre religieux spécialement adapté aux circonstances et aux besoins actuels de l'Angleterre. Le théâtre des travaux des Frères de la Volonté de Dieu sera surtout dans les districts manufacturiers, les villes industrielles, les grands centres où se trouvent agglomérées les populations ouvrières, ces populations qui, de l'aveu de l'évêque anglican de Londres, sont tombées dans la plus abjecte ignorance. Les Wilfridiens sont liés par les vœux ordinaires de pauvreté, de chasteté et d'obéissance; ils prêtent, en outre, un quatrième vœu, d'autant plus surprenant qu'il n'a été conçu par des protestans, et qui consiste à répandre de tous leurs efforts la dévotion envers Marie. M. Faber, avant de devenir catholique, avait réuni autour de lui un certain nombre d'hommes qui vivaient en communauté selon la règle de St. Wilfrid.

Lors de leur conversion, le premier acte du maître et des disciples fut de demander à M. Varing, vicaire apostolique du district qu'ils habitaient, ce qu'il avait à faire. Le vénérable prélat a vivement insisté auprès d'eux pour qu'ils poursuivissent la réalisation de leur projet, et il a eu soin de leur adjoindre un ecclésiastique distingué, pour présider à leurs études théologiques et à leur direction spirituelle. M. Faber et ses amis ne tardèrent pas à s'établir à Birmingham, et tout récemment ils ont pris possession d'une maison et d'une propriété que le noble comte de Shrewsbury a mise à leur disposition à Colton-Hall, près du village de Cheadle, dans les montagnes du Staffordshire. On espère beaucoup de cet ordre, qui vient puiser dans l'Eglise les élémens nécessaires à son développement, après avoir eû l'anglicanisme pour berceau.

M. Faber a eu la joie, le 12 octobre, fête de St. Wilfrid, de voir poser la première pierre d'une église sur le domaine que la munificence de lord Shrewsbury a donné à son ordre. Colton-Hall devient le centre et possédera le noviciat de la nouvelle communauté des Wilfridiens.

—L'abbaye du Gard et son église, occupés jadis par les Trappistes, à Picquigny (Somme), viennent d'être achetés par d'autres religieux connus sous le nom de Maristes. Le but de ce nouvel institut est de former des missionnaires qui vont porter au milieu des peuplades sauvages de l'Afrique les bienfaits de l'Evangile. Au nombre des nouveaux arrivans, on remarque un nègre que l'on dit fils d'un roi détroné.

—Nous donnons à nos lecteurs un extrait d'une lettre du R. P. de Smet, qui ne manquera pas de leur plaire.

« Le 4 août, je quittai les *Chutes* pour reprendre le cours de mon pé-

rilieux voyage. Ce qu'il m'en a coûté de privations et de fatigues, je ne m'en souviens plus; mais ce que je n'oublierai jamais, ce sont les grâces que le Seigneur a semées sur mes pas, ce sont les heureuses dispositions de tant de peuplades inconnues que j'ai trouvées si avides d'entendre la divine parole, si empressées à demander le baptême, et que j'ai laissées prosternées de reconnaissance au pied du signe de notre rédemption. Enfin j'arrivai, après une marche d'un mois, aux sources de la Colombie. Je ne croyais guère y rencontrer de quoi exercer le saint ministère. Mais en quel endroit du désert les Canadiens n'ont-ils pas pénétré?

« Le roi qui trône dans ce pays solitaire est un brave habitant de St. Martin (Canada), qui depuis vingt-six années a quitté sa patrie. Son palais est construit de treize peaux d'original, et, pour me servir de ses propres expressions, il possède assez de chevaux pour y loger son petit train, c'est-à-dire sa femme et ses sept enfans, avec tout son modeste avoir; libre à lui de *te ir sa cour* (de dresser sa loge) partout où il veut, sans que personne vienne lui en disputer le droit. Son sceptre, c'est un piège à castor; sa loi, c'est sa carabine: l'un sur le bras, l'autre sur le dos, il visite tout à tour ses nombreux sujets, le castor, la loutre, le rat musqué, la martre, l'ours, le caribou, l'original, le monton, la chèvre des montagnes, le chevreuil à queue noire, aussi bien que son parent à queue rouge: tous, si la loi les atteint, lui paient tribut en viande et en peaux.

« Entouré de tant de grandeurs terrestres, paisible possesseur de tous les châteaux de granit dont la nature a embelli ses domaines, seigneur solitaire de ces majestueuses montagnes qui élèvent jusqu'aux nues leurs cimes glacées, *Morigeau* n'oublie pas son devoir de chrétien. Tous les jours, soir et matin, on le voit au milieu de sa petite famille, à genoux, réciter pieusement ses prières. Depuis plusieurs années, il désirait ardemment rencontrer un prêtre; dès qu'il sut mon arrivée, il accourut en toute hâte pour procurer à sa femme et à ses enfans l'insigne bonheur du baptême. Cette faveur leur fut accordée le jour de la Nativité de la très-sainte Vierge, ainsi qu'aux enfans de trois familles indiennes qui le suivent dans ses différentes migrations. Ici encore, le saint sacrifice de la messe fut offert pour la première fois. *Morigeau* s'approcha de la sainte table. En mémoire de tant de bienfaits, une grande croix fut plantée dans une prairie que nous appelâmes *la plaine de la Nativité* »

NOUVELLES RELIGIEUSES.

CANADA.

—Extraits des registres des Baptêmes, Mariages et Sépultures de la paroisse de Montreal pour les années 1845 et 1846.

Baptêmes.	1845	2,533.
	1846	2,456.
Mariages.	1845	497.
	1846	499.
Sépultures.	1845	1,466.
	1846	1,730.

FRANCE.

—On lit dans l'*Ami de la Religion* du 5 décembre :

« Cinq prêtres du diocèse d'Annecy viennent de quitter l'Europe et de s'embarquer pour les missions étrangères. Sortis d'une même patrie, ils vont, les uns à l'Orient, les autres à l'Occident, porter la parole de vie dans des contrées lointaines que quelques-uns peut-être arroseront de leur sang. Le R. P. Dupont, de la Compagnie de Jésus, est parti pour la Jamaïque; le R. P. Desjardes, de la même Compagnie, s'est dirigé vers New-York, où il doit être déjà arrivé à l'heure qu'il est; M. l'abbé Delevand s'embarque en ce moment au Havre avec Mgr. Blanchet, archevêque de l'Orégon, dont il est devenu le secrétaire pendant le séjour que ce prélat a fait dernièrement à Paris; MM. les abbés Neyret et Dupont (autre que le P. Dupont, nommé ci-dessus), missionnaires de la Congrégation de St. François de Sales, partent de Civita-Vecchia pour la côte de Coromandel, où ils vont rejoindre leurs confrères dans la province de Vizigapatam. »

ANGLETERRE.

Conversions.—Nous voyons que l'année dernière, dans l'espace de huit mois, plus de quarante prisonniers, appartenant à différentes sectes, ou même infidèles, ont été admises dans l'Eglise catholique, au Mont-St.-Bernard, monastère de la Trappe, en Angleterre. Nous ne parlons point d'un grand nombre de Catholiques purement nominaux, qui n'avaient point fait leur première communion, ou qui avaient négligé depuis longtemps leurs devoirs religieux, et qui ont trouvé dans ce pieux asile les secours dont ils avaient besoin pour rentrer en eux-mêmes et revenir à Dieu.

Si on ajoute à ces services et à bien d'autres, d'une nature spirituelle, les services temporels que rendent les Trappistes par la culture des terres, par leur activité et leur industrie, on verra comment ces établissemens répondent au reproche qu'on leur fait d'être inutiles, reproche qui leur est adressé, le plus souvent, par des soi-disant philanthropes dont toute l'utilité consiste à jeter sur le papier, au milieu de toutes les jouissances du luxe, de beaux projets de bienfaisance pour l'exécution desquels ils ne remueraient pas le bout du doigt.

ÉTATS-UNIS.

Départ de Mgr. Odin.— Samedi soir, 16 janvier, Mgr. Odin a quitté la Nouvelle-Orléans pour retourner à Galveston, avec trois Prêtres destinés pour les missions du Texas. Le même jour sont parties, également, pour Galveston, de la communauté des Dames-Ursulines de la Nouvelle-Orléans, cinq religieuses professes et trois novices, qui sont allées fonder une nouvelle maison de leur institut, et ouvrir un pensionnat et une école d'externes pour l'éducation des jeunes personnes. Cette maison est la première communauté fondée au Texas.

Diocèse de Chicago.— Les détails donnés par quelques journaux sur la visite pastorale faite dernièrement par l'évêque de ce diocèse, nous apprennent que le catholicisme fait de rapides progrès dans l'Etat des Illinois, et que les catholiques y sont pleins de zèle et d'activité. L'Université de Ste-Marie-du-Lac, ouverte, il y a deux ans, par Mgr. Quarter, est en pleine activité et obtient un grand succès.

Diocèse de Nashville.— Le 22 novembre, Mgr. Miles, évêque de Nashville, a béni une église nouvellement bâtie, à Memphis. Le même jour, le prélat a confirmé quarante personnes, dont plusieurs étaient des protestans convertis. Un grand nombre de protestans assistaient à ces cérémonies, nouvelles pour eux, et dont ils évaluaient les détails avec intérêt. Mgr. Miles a prêché dans cette occasion. Memphis étant une ville destinée par sa position à acquérir de l'importance, nous nous réjouissons de voir le catholicisme s'y établir d'une manière permanente. La nouvelle église est confiée à deux Pères de l'ordre de St-Dominique. Le Révd. P. Wilson, provincial des Dominicains des Etats-Unis, assistait à cette cérémonie. Mgr. Miles appartient lui-même à l'ordre de St-Dominique.

Diocèse de Milwaukee.— Dans l'espace d'un mois, Mgr. Henni, évêque de Milwaukee, a béni cinq nouvelles églises dans le comté de Washington, Etat de Wisconsin. Plusieurs autres églises sont en construction dans ce diocèse, et les Sœurs de la Charité viennent d'y former un établissement. L'avenir du catholicisme se présente sous le plus favorable aspect dans ces pays nouveaux.

Diocèse de Little-Rock.— Ce diocèse, où le petit nombre et la pauvreté des catholiques n'offrent que peu de ressources, ne reste pas cependant stationnaire. Depuis un an, plusieurs bénédictions d'églises et ordinations ont eu lieu. Dernièrement Mgr. l'évêque de Little-Rock a ordonné un diacre et dédié une nouvelle église dans sa ville épiscopale, sous l'invocation de saint André.

Diocèse de Charleston.— Dans les mois de novembre et de décembre, Mgr. Reynolds a visité une partie de son vaste diocèse. Dans cette visite il a béni une nouvelle église, à Beaufort, il a baptisé plusieurs protestans convertis, et donné la confirmation dans plusieurs localités. Le Révd. Varela, de New-York, qui est venu passer une partie de l'hiver à Savannah, a opéré le plus grand bien par ses prédications parmi les familles d'origine espagnole qui résident à Savannah.

Mgr. Reynolds est revenu à Charleston, assez gravement indisposé. Il n'a pu officier pontificalement le jour de Noël. Le P. Verhaegen, Provincial des Jésuites du Maryland, a officié ce jour-là à la cathédrale, et le sermon a été prêché par le P. Milledy, président du collège de Georgetown.

Diocèse de Cincinnati.— La chapelle de St-Joseph, située dans une vaste maison d'école bâtie par les Allemands catholiques, a été dernièrement ouverte au culte. Il paraît que les trois églises destinées aux Allemands dans la ville de Cincinnati, ne sont plus suffisantes pour cette partie de la population catholique.

Diocèse de Louisville.— Deux Frères, que le *Catholic Advocate* appelle Frères de l'ordre de St-François, et qui paraissent être d'un institut semblable à celui des Frères des Ecoles Chrétiennes, viennent d'arriver d'Irlande à Louisville, pour y ouvrir une école gratuite pour les garçons. Les catholiques se sont réunis, et une souscription a été ouverte pour couvrir les premiers frais. Voilà encore une ville de l'Union qui prépare pour les garçons de la classe pauvre des moyens d'instruction chrétienne et morale, tandis que la Nouvelle-Orléans, qui devrait être à la tête de ces sortes de bonnes œuvres, est encore privée de cet important moyen d'éducation.

Diocèse de Philadelphie.— Mgr. l'évêque de Philadelphie vient de faire l'acquisition d'une église qui appartenait aux Presbytériens. Les clés lui en ont été remises par les *Trustees*, en présence d'un des *Aldermen* de la ville. C'est-là un de ces faits de bon augure dont nous aimons à prendre note, et nous voyons avec plaisir qu'ils deviennent de plus en plus fréquents.

Idem.

NOUVELLES DIVERSES.

CANADA.

— La *Gazette* de Québec nous dit que le procès de 40 habitans de la paroisse de St. Gervais pour Réot a duré deux jours et a été terminé mardi. — 13 ont été acquittés, 3 condamnés à payer cinq louis d'amende chaque ;

et 24 deux louis 10, et à être emprisonnés jusqu'au paiement. Ils ont tous payé et sont retournés chez eux.

ESPAGNE.

— On lit dans la *Sentinelles des Pyrénées* (Bayonne) du 24 décembre : « Nous avons une température vraiment inconcevable, depuis quelques tems : il y a peu de jours encore la neige encombrait nos rues, le thermomètre centigrade descendait à plusieurs degrés au-dessous de zéro, et la foudre et les éclairs accompagnaient les flocons de neige qui tourbillonnaient avec violence. Mardi, vers les quatre heures du matin, les éclairs reparessaient et le tonnerre grondait de nouveau, au milieu de torrents de pluie. Enfin hier, mercredi, dans le milieu de la journée, le thermomètre s'est élevé jusqu'à environ treize degrés, en même tems qu'un véritable ouragan éclatait sur Bayonne.

« Les coups de vent de ces deux derniers jours paraissent avoir occasionné différens sinistres. C'est ainsi que la chaloupe dite *Saint-Pierre*, ayant pour patron Jean Caestart du Socca, et montée par cinq hommes, d'autres disent par huit, a sombré en mer dans la nuit du 21 au 22. On a retrouvé, jetée à la côte de Quérary, l'embarcation, où gisait un cadavre. Le reste de l'équipage a été sauvé par une chaloupe du port du Socca et montée par 40 intrépides marins. Ces hommes étaient dans un état déplorable, presque morts de froid, de fatigue et de faim. Ils ont été transportés à leurs domiciles.

« Mardi soir, entre Tarnos et Ondres, a fait côte le brick le *Henri-Théotise*, venant de Nantes, avec un chargement d'avoine pour Bayonne. L'équipage a pu être sauvé pendant la nuit ; mais à la marée de mercredi matin, le bâtiment a été entièrement brisé.

« On parle également de quelques autres bâtimens qui auraient fait côte, et de quelques embarcations qui n'auraient plus reparu. Des détails nous manquent sur l'étendue de ces malheurs.

ANDORRE.

— Dans une vallée agreste, située au milieu des Pyrénées, repose, loin du bruit et des agitations, un petit état connu sous le nom de la république d'Andorre. Ses habitans indépendans vivent sous la protection de la France, et de l'Espagne ; ils ont des lois à eux et un gouvernement particulier, à la tête duquel se trouvent deux juges suprêmes, l'un Français et l'autre Espagnol.

La république comprend cinquante-quatre villages, qui renferment une population d'environ douze milles habitans, vivant du produit de leurs troupeaux, richesse principale du pays. Lorsque Napoléon traversa les Pyrénées pour aller en Espagne, il s'arrêta à Andorre, capitale de la république, dont il accepta d'être le protecteur, et à laquelle il promit des lois écrites. Cette promesse, par suite des graves événemens qui survinrent depuis, resta sans effet jusqu'à ce moment. Les habitans viennent de pourvoir eux-mêmes à son exécution ; un Code général a été solennellement promulgué à Andorre le 7 novembre dernier. Ce Code, d'une grande simplicité comprend, en cent articles, toutes les lois civiles et criminelles de la république.

Parmi ces dernières, il est une disposition qui mérite d'être signalée. Un meurtre est un fait très-rare dans le pays, et lorsque la mort est prononcée, il faut, pour qu'elle puisse être exécutée, que la sentence du juge soit ratifiée par les représentans des villages spécialement convoqués à Andorre. On emploie pour l'exécution des arrêts de mort un moyen en rapport avec la nature des lieux. Il existe à une faible distance de la route de Catalogne, dans les flancs d'une montagne, un précipice affreux que l'œil de l'homme n'a jamais pu mesurer. Le criminel, les yeux bandés, est amené en cet endroit, et là, en présence de tous, il est précipité par la main du bourreau dans cet abîme sans fond.

MEXIQUE.

— Le général *La Vega* est de retour à Mexico : il y a été reçu en triomphateur ; tout en rendant justice à l'hospitalité magnifique qu'il a reçue des habitans de la Nouvelle-Orléans, il a parlé à ses compatriotes des embarras financiers dans lesquels la guerre plonge les Etats-Unis, et il a conseillé aux Mexicains de faire traîner cette guerre en longueur, le tems étant l'armée la plus dangereuse qu'ussent à redouter les troupes américaines.

Un soldat américain au Mexique.— Au commencement de la guerre du Mexique, John Miller, jeune homme de Salem (New-Jersey), s'engagea dans les dragons des Etats-Unis, et fut envoyé sur les bords du Rio-Grande. Dans une lettre qu'il vient d'écrire à sa mère et qui est datée de l'hôpital de Matamoras, le 22 décembre 1846, ce jeune militaire raconte les épreuves qu'il a subies, depuis son engagement ; nos lecteurs verront qu'il a noblement payé, dans un seul jour, sa dette à la patrie.

John Miller assistait le second jour (23 septembre) au siège de Monterey, quand un obus éclatant au-dessus de sa tête tua deux de ses compagnons à sa droite, lui enleva deux des doigts de la main droite, lui déchira la jambe droite, et lui tua son cheval. Peu d'instans après, il reçut une balle dans le côté gauche de la poitrine, et une autre dans les chairs du bras gauche. Ce n'est pas tout : mis hors du combat par ces terribles blessures un lancier mexicain le frappa de son arme dans le flanc gauche. Le jeune Miller, néanmoins, survécut à ces dures épreuves ; trois mois de séjour à l'hôpital de Matamoras avaient suffi pour le rendre convalescent et il attendait, au moment où il a écrit à sa mère sa libération du service militaire. Après être aussi promptement passé de l'état d'invalidité, John Miller aura droit à une pension mensuelle de huit dollars.

L'héroïne de Tampico.— Les dames de la Nouvelle-Orléans ont ouvert une souscription pour offrir un magnifique service de table à la courageuse

et patriote Mme. Chase, qui, par les renseignemens qu'elle a transmis à l'escadre sur la ville de Tampico, a mis, au péril de sa vie, entre les mains des Etats-Unis, cette clef du Mexique, dont la prise aurait, sans elle, coûté beaucoup de sang et d'argent.

Dernières nouvelles de l'armée.—Des lettres, allant jusqu'au 7 de janvier ont été reçues de Victoria à Washington ; elles confirment les nouvelles que nous avons reproduites dans notre dernier numéro. Le brigadier-général Quitman est entré le 29 décembre dans la ville de Victoria ; les 1,500 Mexicains qui la défendaient se sont retirés à son approche pour se rejeter, pense-t-on, sur Jaumate, dans la direction de Tula. Dix hommes ont été faits prisonniers lors de la renaissance du capitaine May.

Il a été reçu, également, une lettre de Tampico confirmant la présence des généraux Taylor, Patterson, Pillow et Quitman à Victoria, avec 6,000 hommes, et la concentration de troupes considérables à Tula (cette lettre les portes à 5,000 hommes), sous le commandement des généraux mexicains Valencia, Urrea, Fernandez, Romero, Laharre et Montegro.

Le steamship des Etats-Unis *Edith* est arrivé, le 25, à la Nouvelle-Orléans, venant de Brazos-Santiago : il a donné des nouvelles de Saltillo jusqu'au 3 janv. mais ces nouvelles sont sans grand intérêt.

AUTRICHE.

—Le grand-duc Michel de Russie, qui vient de perdre sa fille, a suivi à pied, le convoi funèbre dans les rues de Vienne.

ÉTATS-UNIS.

La perte du Somers.—M. King de la Georgie a soumis à la Chambre des Représentans une proposition tendant à ce qu'il soit donné des médailles d'or et d'argent aux officiers et aux hommes des bâtimens de guerre français, espagnols et anglais qui ont si généreusement porté secours aux naufragés du *Somers*. Cette proposition a été accueillie.

—On lit dans le "Franco Américain" du 1er février les faits suivans :

Le Washington.—Le premier steamer transatlantique américain a été lancé, hier, au milieu d'un concours immense de spectateurs, et avec le plus grand succès. Ce magnifique bâtiment, devant faire service de New-York à Brême, en touchant alternativement à Cowes, à Southampton et au Havre, est de 1,750 tonneaux, mesure de douanes, et de 3,350 tonneaux, mesure de charpentier. Il aura deux machines de la force de 1,000 chevaux chacune, la longueur de sa quille est de 220 pieds, et sa plus grande longueur de 260 pieds. Il a quatre ponts et il portera trois mâts.

Acquittement de Tirrell.—On se rappelle que cet individu, accusé d'avoir assassiné sa maîtresse à Boston et d'avoir mis le feu à la maison qu'il occupait avec elle pour cacher son crime, a été acquitté sur le premier de ces deux chefs d'accusation, malgré les preuves évidentes de son crime. Il vient également d'être acquitté sur le second. Sa défense a consisté à dire qu'il avait agi sous l'influence du somnambulisme. Le *Transcript* de Boston annonce qu'il doit subir un troisième procès pour adultère. A quoi bon ?

VOYAGE DE CANTON AUX MONTAGNES DU

YUN NAN.

SUITE.

Les deux jours suivans, 18 et 19 décembre, nous fîmes route en palanquin. Depuis cette époque, Dieu merci, mon voyage a été heureux et tranquille. Ce n'est pas qu'il me soit encore arrivé plusieurs histoires fort peu amusantes, sur le moment, comme la suite vous l'apprendra. Mais elles n'eu-ent plus le caractère inquiétant des premières ; et d'ailleurs, je vais bientôt rencontrer des chrétiens, dans les maisons desquels fleuriront de nouveau pour moi le bonheur et la paix.

Depuis le jour où je mis le pied dans un palanquin, je commençai à devenir sourd, c'est-à-dire que l'on m'imposa ce facile rôle, et qu'on me fit partout cette commode réputation. Elle me dispensait, en effet, de parler et de répondre quand on m'interrogeait. Aussitôt que vous arrivez dans un hôtel chinois, l'aubergiste se présente. Il faut lui parler ; il vous interroge, il vous raconte cent et cent histoires ; il vous accable de politesses à sa façon. Mais d'un seul mot on arrêteait mon homme : le maître est sourd, disait mon Fan ; et aussitôt je faisais moi-même un signe pour le prier de n'avoir pas pour mauvais que je gardasse le silence. Ceci m'est arrivé plus de cinquante fois, et toujours la ruse nous a bien réussi. C'est en faisant route ces deux jours, 18 et 19 décembre, que je commençai à voir véritablement le peuple chinois ; jusque-là, je n'avais eu que de mauvaises affaires à débrouiller avec les satellites, ou j'avais été couché dans le fond d'une barque. J'étais très fatigué de ces deux choses-là. Quelle multitude de personnes je rencontrai sur mon chemin ! La vie me devint plus agréable. Ce qui me frappa plus avantageusement, c'est le nombre prodigieux de grands et beaux jeunes gens que je rencontrai, chargés aussi de divers fardeaux, mais surtout de riz. Comme ils paraissaient robustes et bien portants ! Oh que je tremblai, que je gémissis de fois en songeant à ces terribles jugemens de Dieu qui depuis tant de siècles cachent l'admirable flambeau de l'Évangile à la plus nombreuse et peut-être à la plus intéressante nation de la terre ! Que je redoutais aussi pour nous tous, anciens

peuples chrétiens, ces mêmes jugemens de Dieu ; pour nous, qui avons abusé de tant de grâces, et qui avons fatigué la patience du Ciel par la longue chaîne de nos iniquités !

Le 19 décembre, sur les trois heures, nous entrâmes dans une ville qui me parut extrêmement peuplée, mais, à vrai dire, tout aussi bien de cochons que d'hommes. Ces vils animaux se promenaient dans le Bazar comme s'ils eussent été de gros commerçans. Les Chinois leur font beaucoup d'honneur et les laissent circuler aussi librement que les chiens à leurs. Le même soir, je montai de nouveau dans une petite barque, la plus commode et la plus propre que j'aie jamais vue. Je dis la plus propre, car en général elles sont d'une propreté très-remarquable, et cirées comme les parquets en Europe. Quand on se présente pour y entrer, le batelier exige que vous quittiez à l'instant même vos souliers, sales ou non. Cette petite barque était conduite par trois jeunes gens, qui, certes, n'entendaient pas malice à la chose ; ils me croyaient tout bonnement un marchand du Sutchuen. Nous descendons le fleuve tout le jour du vendredi ; après une petite station, le samedi, nous reprenons notre marche, nous passons trois douanes dans une nuit, et le dimanche, sur les deux heures, nous sortons de la barque, Fan et moi, nous commençons à cheminer pour éviter une quatrième douane de difficile accès et de mauvaise humeur. Le tems était froid, la route très-glissante ; mais en approchant de la ville on nous allions, la voie devint plus sèche, le pays plus beau ; le soleil même daigna se montrer. Nous marchions avec courage et gaieté, sachant que nous logerions le soir dans un village tout chrétien. La grande fête de Noël était proche : quel bonheur pour nous de passer Noël avec ces bons chrétiens chinois ! Quelle joie ! après un voyage si agité, si dangereux, si pénible ! Vous avez hâte, n'est-ce pas, de me voir chez les chrétiens ? Mais patience ! patience ! il faut encore franchir deux aventures. Nous n'étions plus qu'à deux lieues environ de la ville. Fan me suivait. J'aperçois devant moi un homme d'une taille très-élevée, mais d'une maigreur affreuse ; il paraissait avoir cinquante-cinq ans ; il était fort mal habillé. Je me dis : Oh ! celui-là, je n'ai rien à craindre ! Nous le devançons. Il accoste alors mon courrier et lui dit : Mais quel est donc l'homme que vous conduisez ? Il a l'air d'un Anglais. Fan répondit sans doute que je n'étais pas Anglais, et le curieux voulut bien disparaître. Qui se serait douté que ce bedaud chinois connaît si bien son monde ? Cela me rappela qu'il ne faut juger personne à la mine, et qu'il est tel rustre qui en vendrait à des pairs de France. Enfin, nous traversons une fort large rivière, et nous voilà par le beau milieu de la ville immense de Henschoufou. J'avais sur le dos une belle peau de mouton blanc, qui m'attirait beaucoup plus de regards que je n'en aurais voulu ; un mandarin même me lorgna longtems du haut de son palanquin. Après avoir traversé des rues énormément longues, où se cultuait une vraie fourmilière de Chinois, nous débouchons sur une petite place plus fréquentée vingt fois que le Pont-Neuf à Paris. Voici qu'un grand et beau jeune homme, de 25 ans à peine, s'approche de mon courrier et lui dit : Etes-vous chrétien ? Fan le regarde, et lui voyant une assez bonne figure, ose lui répondre : Oui, je suis chrétien. Le jeune homme ajouta : N'est-ce pas un Père européen que vous conduisez ? Je crois reconnaître que ce n'est pas un Chinois. — Oui, oui dit Fan. — Savez-vous bien le chemin, repartit le jeune homme ? — Mais pas trop, répondit mon courrier. Alors le digne garçon, dont la conversation m'avait beaucoup inquiété, parce que je ne la comprenais pas, passe devant moi, me fait signe de le suivre avec un air de bonté qui me plut beaucoup, et Fan me dit tout bas : Suivez-le. Et voilà ce nouvel ange qui me conduit par de petites ruelles où je ne courrais plus de danger, jusqu'au village chrétien. A mesure que nous approchions, j'entendis chuchoter plusieurs personnes et je reconnus que c'était des chrétiens, s'arrêtant les uns les autres. Tout le village, dans un clin d'œil, se trouva sur pied. Le bon jeune homme à qui je devais tant me précédait, fier et glorieux. Quel n'est pas mon bonheur, en même tems que ma surprise, de voir venir à moi, le premier, un prêtre chinois, me comblant de mille politesses. Nous allons directement à la petite et pauvre chapelle : les chrétiens récitent quelques prières ; moi je remercie Dieu du fond de mon âme, et nous rentrons dans la chambre du bon P. chinois, où je vous prie de me laisser reposer avant que je reprenne le fil de ma longue histoire, dont la première partie se termine là. J'ai ensuite mon pied gauche à soigner, il est tout en sang. Et puis, permettez-moi de savourer en paix, en silence, la douce et pure joie que je goûte en ce lieu. Couchons-nous ; demain nous continuerons.

Vous vous rappelez, mes chers parens, que j'étais près de Henschoufou, dans un village chrétien, chez un bon confrère chinois,

lorsque je vous quittai hier au soir. Je demeurai là depuis le 22 décembre jusqu'au 20. La messe de minuit fut aussi solennelle qu'elle pouvait l'être. Avec quelle ferveur priaient ces pauvres chrétiens ! Ah ! si je ne m'étais pas promis de ne point faire de sermon, quelle belle occasion j'aurais de prêcher, en rapprochant la condition des fidèles et des prêtres en Europe. Que c'était bien à mes yeux la crèche de Bethléem et les pasteurs qui viennent adorer l'enfant Roi promis à l'espérance des nations ! Là, comme à Bethléem, le cruel Herode n'était pas loin ; si les mandarins eussent envoyé leurs satellites, que de larmes auraient encore coulé ! Durant mon séjour dans ce village, je commis la faute de renvoyer à Macao le courrier Fae ; il n'était pas à deux heures de marche que j'en eus regret, car alors il fallait me remettre entre les mains de deux ou trois hommes ignorant toutes les ruses qui sauvent un missionnaire. En outre, je manquais d'argent ; il ne me restait plus que 150 francs, somme évidemment insuffisante. — Impossible d'en emprunter aux chrétiens ; ils étaient tous pauvres. Le Père chinois se donna beaucoup de mouvement, mais en vain. Tout ce qu'il put faire, fut de me donner deux conducteurs que je ne devais payer qu'au Sut-Chuen, et une lettre pour un riche chrétien de Chasafou, à trois journées de là. Le 29 au soir, toutes mes affaires étant terminées à Henschoufou, je me rendis à la nouvelle barque qu'on avait louée pour moi, après avoir reçu de tous les chrétiens et du bon Père chinois les plus touchants adieux. En entrant dans cette barque, je vis du premier coup à quelle espèce de conducteurs j'avais affaire. L'un s'appelait Wen-Sien, et l'autre médecin de profession et latoniste par dessus le marché, Lô-Pen. Tous deux ensemble ne valaient pas, pour l'intelligence, la moitié d'un homme ordinaire. Ne s'étaient-ils pas avisés de me colloquer au fond d'une chétive barque où je ne pouvais seulement me tenir assis ! Jamais je n'avais été si mal. Je n'ai connu à Lô-Pen que deux qualités ou trois. Soyons franc, je lui en donne trois ; la première, de ronfler comme une toupie d'Allemagne ; la seconde de ne jamais rien dire ; la troisième de ne jamais rien faire. Wen-Sien possédait un caractère tout différent ; plus tard il me mitra dans un embarras assez grand pour que je lui consacre un petit article spécial. Ce bonhomme, absolument sans intelligence, était doué d'une activité sans pareille, d'une abnégation complète pour sa personne, d'une affection très vive pour moi. Quand il n'avait plus rien à faire, il venait se coucher à mes pieds, comme un chien qui garde son maître ; il m'accablait d'attentions peu éclairées, qui devenaient des importunités intolérables, quoique tout partit d'un bon cœur. Un soir, j'étais assis, prenant l'air à pleins poumons ; le soleil n'avait pas quitté l'horizon. Wen-Sien se met en tête que j'ai besoin de dormir, et veut me faire coucher. Pas encore ! Dix minutes après il revint. Pas encore, lui dis-je de nouveau. Après quelques instans il repartit. Pas encore, lui criai-je de toutes mes forces. Vous croyez peut-être qu'il ne reviendra plus ? Erreur ! Au bout de quatre minutes, je l'aperçois. Oh ! que je lui aurais dit volontiers, comme la trop célèbre Dubarry sur l'échafaud : Encore un petit moment, monsieur le bourreau, encore un petit moment ! C'était inutile : force fut de me coucher. A tout moment c'était semblable dispute. Il me donnait des conseils de bonne d'enfant et de nourrice. J'aurais bien voulu qu'il lui fût possible de m'aimer moins, ne fût-ce que pour avoir un peu plus le droit de me fâcher. Enfin, nous arrivâmes à Siamta, ville où je ne restai qu'un jour, le tems d'échanger mon gros rouffleur, Lô-Pen qui tomba malade, contre un nommé Wen-Koï, lâche et paresseux courrier, mais fort intelligent, et qui, plus tard, me sauva d'un fort mauvais pas. Nous fîmes obligés de nous arrêter le lendemain, parce que nous avions le vent contraire. Je crus d'abord qu'on ne voulait stationner qu'une ou deux heures ; mais, quand je vis qu'on y voulait demeurer tout le jour, je ne pus y tenir. Partons, dis-je à mon Wen-Sien, qui m'eût suivi dans la lune. — Partons, me répondit-il ; et il était debout avant moi. Le tems était affreux et très froid ; la pluie tombait à verse. Nous avions à marcher quatre heures avant d'arriver à la grande ville de Chasafou, capitale du Hou-Nan. Bientôt mes pieds furent tout écorchés ; le chemin était abominable, et je ne suis point accoutumé aux souliers chinois. Je louai un palanquin. Wen-Sien marchait avec une intrépidité sans égale, et qui, par son défaut de jugement, faillit me jeter dans une position fâcheuse. Il devait cheminer à côté de moi, me suivre de près et ne me perdre jamais de vue. Loin de là. Voici qu'en approchant de la ville, il prend le devant, marche, marche sans regarder s'il me suivait, la tête en l'air. Oh ! mon Dieu ! me dis-je si je perds cet homme, que vais-je devenir ! Mes porteurs étaient païens. Alors, je fais semblant d'avoir froid ; je descends et je me mets à trotter comme pour m'échauffer ; mais,

en réalité, c'était, pour atteindre cet imprudent courrier. Je suis assez heureux pour le rejoindre. En arrivant, je lui lance une caillade qui devait le faire reculer de dix pas ; mais lui me sourit doucement, comme si je lui avais demandé à l'embrasser sur les deux joues ; je ne pouvais que faire rage en moi-même. Au bout d'un quart-d'heure, après avoir parcouru une longue et interminable rue, il me fait arrêter auprès d'un magasin ; il y entre et en sort presque immédiatement, en compagnie d'un jeune homme fort bien mis, qui me conduit dans la maison de son père, riche chrétien, lequel me reçut comme je ne l'ai jamais été en Chine. J'eus le bonheur de trouver dans la même maison le vénérable P. Teum, prêtre chinois, qui me rendit d'importants services. Par ses soins, je pus emprunter des chrétiens environ 700 fr., somme plus que suffisante sans doute pour achever mon voyage ; mais je préférerais avoir plus que moins. Je passai la belle fête de l'Épiphanie à Chasafou. Le lendemain, 7 janvier 1845, je quittai cette ville avec peine et regret, je l'avoue. Ces bons chrétiens avaient chargé la barque de vivres et des plus délicates pâtisseries. Oh ! que j'étais sensible à tous leurs procédés et que je leur en garderai reconnaissance éternelle ! Nous ne sommes pas assez insensés pour attendre notre récompense sur la terre, nous sommes quasi surpris qu'on ait pour nous ces attentions. Je sortis de la maison de mon honorable hôte sur les trois heures de l'après-midi. A travers une masse compacte et tumultueuse de peuple, j'arrivai à la rivière sans aucun danger. Ma tournure commençait à devenir un peu plus chinoise. Mes moustaches étaient longues ; et puis, dans une telle cohue, qui pourrait reconnaître un Européen ? Je me rappelle encore que je ne cessai, en parcourant ces longues rues, d'admirer l'industrie du peuple chinois, sa vivacité, son ardeur au commerce. Mais en même tems je gémissais sur la sévérité de la justice de Dieu envers cette grande nation. Pendant mon séjour à Chasafou, le prêtre avait baptisé deux adultes qui demandèrent à nous servir à table le jour de l'Épiphanie. C'étaient deux domestiques. Tant il est vrai que Dieu ne fait acception de personne ! C'est ainsi que le nombre des élus se remplit. N'est-ce pas le lieu de répéter ces mots presque ridicules pour la sottise sagesse humaine : *Je ferai miséricorde à celui à qui je voudrai faire miséricorde ?* Certes, Dieu est bien libre dans ses dons, et nous devons confesser aussi à sa gloire que la distribution qu'il en fait est bien mystérieuse. J'ai connu en Europe des hommes qui paraissaient indignes d'avoir la foi et à qui cependant elle était accordée ; j'en ai connu d'autres qui, selon les jugemens humains, méritaient de jouir de la lumière de l'Évangile, et qui demeuraient ensevelis dans les épaisses ténèbres. Mais j'oubliais qu'il ne faut pas sermonner. Partons donc de Chasafou. Nous arrivâmes, après un voyage des plus agréables, à la grande ville de Chasafou : il y avait là une centaine de chrétiens. Ce fut dans ce lieu qu'il me vint à l'idée d'établir parmi mes gens un gouvernement constitutionnel. Je m'apercevais que l'on faisait brèche à la paix dont je voulais m'entourer. En conséquence, je créai deux ministères : l'un de l'intérieur, j'en chargeai Wen-Sien ; l'autre des affaires étrangères, j'y nommai Wen-Koï. Je me réservai le ministère de la justice, qui m'a toujours paru la plus sublime fonction, le plus incommunicable privilège des rois. Il m'aurait aussi fallu un ministre de l'instruction publique, mais j'apprehendai qu'il n'eût plus tard l'intention d'établir le monopole, comme en France. Le premier acte de mon ministre des affaires étrangères mécontenta fort sa Majesté et moi. Il me laissa toute une mortelle journée au fond d'une grande barque qui devait me conduire jusqu'à Lumtan, et où j'eus singulièrement à souffrir pendant dix jours ; ce qui, du reste, ne m'empêcha pas d'arriver à Lumtan le 24 février, après avoir traversé d'énormes montagnes. A Lumtan, Son Excellence mon ministre des affaires étrangères, que j'avais chargé de louer un palanquin, en loua deux, un pour moi, l'autre pour sa précieuse personne. Wen-Sien voulut absolument marcher, et ce fut la première cause de nos communs malheurs, comme nous verrons plus tard. Je voyageais en grand étalage, j'avais à ma suite au moins dix hommes, et souvent davantage. Depuis Chasafou nous montions toujours. La première journée, nous parvînmes à une haute montagne. Mes porteurs, déclarèrent qu'ils ne se sentaient pas la force de me hisser jusqu'au sommet. Je fus enchanté de la déclaration : elle me donnait occasion de marcher et de m'échauffer en marchant. Il faisait très grand froid sur cette montagne ! le chemin était couvert de givre ; à ma longue barbe pendaient des petites gouttes d'eau glacée, les arbres étaient blanchis de neige, les fontaines étaient toutes fumantes. Que de beaux spectacles ! Dieu est grand partout, mais il semble plus grand sur ces sommets au-dessus desquels on aperçoit la troupe légère des nuages errants à l'aventure. (A continuer.)

MANUEL DE LA TEMPERANCE.

PAR LE R. P. C. CHINQUY.

Approuvé par NN. SS. les Evêques,
A VENDRE.

A l'Evêché de Montréal, rue St. Denis; chez Jos. Roy, Gér., rue St. Paul; chez le Dr. Coré, droguiste, encoignure des rues Notre-Dame et St. Denis; et chez tous les libraires de Montréal.

Prix: Treute sous le volume.—12s. la douzaine.
— 29 janvier 1847.

A VENDRE,

CHEZ M. E. R. FABRE, LIBRAIRE, RUE ST. VINCENT, No. 3.
LE CALENDRIER ECCLESIASTIQUE ET CIVIL.
POUR L'ANNEE 1847.

CE CALENDRIER contient outre une liste complète du Clergé Catholique des Diocèses de Montréal et de Québec, les *Epoques Ecclesiastiques* notamment celles concernant le Canada, l'Ordo ou l'Ordre des rubriques, la Liste et les Termes des Cours de Justice, la Liste des principaux Officiers du Gouvernement, des Membres de la Législature du Bas-Canada, des Magistrats, des Examineurs des Instituteurs pour Québec et Montréal et des Commissaires d'Ecole pour la Cité de Montréal, des Commissaires pour l'érection des Paroisses, des Avocats, des Notaires, des Médecins, des Milices de la Province du Canada, etc., etc., etc.

Le Calendrier Ecclesiastique et Civil se recommande par sa perfection typographique. On se le procure à très bas prix.
Montréal, 24 novembre 1846.

LIBRAIRIE CANADIENNE

N^o. 3.

Rue St. Vincent.

PRIX REDUITS

ET A 5 POUR 100

Meilleur marché que partout ailleurs.

LES Sous-signés viennent de REDUIRE de NOUVEAU les PRIX des Livres en usage dans les Ecoles Elémentaires, et ils les vendent à 5. pour 100 MEILLEUR MARCHÉ que PARTOUT AILLEURS, pour argent comptant.

Ils ont aussi constamment en main, un assortiment très-considérable de Papier, Plumes, Encre, Encrriers, Exemples d'écriture, Cire, Oublies, etc. etc., à des prix très modiques.

Les ordres confiés à leurs soins seront exécutés avec ponctualité et célérité.
E. R. FABRE & C^{ie}.

Montréal, 2 février 1847—4f.

BANQUE D'EPARGNES DE LA CITE' ET DU DISTRICT.

AVIS est par les présentes donné que cette Institution paiera CINQ PAR CENT sur tous les Dépôts, qui seront faits le et après le premier Janvier courant.

Les DEPOTS sont reçus tous les jours de dix à trois heures et de six à huit heures dans les soirées des samedis et lundis (les fêtes exceptées). Les applications pour autres affaires requérant l'attention du Bureau doivent être envoyées les Jedis ou Vendredis, vu que le Bureau des Directeurs se réunit régulièrement tous les samedis. Cependant, si les circonstances l'exigeaient, on pourrait s'occuper des demandes ou applications qui seraient faites, aucun autre jour dans la semaine. Le Président et le vice-Président étant tous les jours présents au Bureau de la Banque.

JOHNS COLLINS,
Secrétaire et Trésorier.

Bureau de la Banque d'Epargnes de la Cité et du District, No. 46 grande rue St. Jacques, à côté de l'Outava Hotel.

NOUVELLE IMPORTATION.

ON VIENT DE RECEVOIR à l'HOPITAL GÉNÉRAL (Sœurs-Grises) de cette ville le bel assortiment d'Objets d'Eglise attendus et annoncés dans le cours du mois dernier

TOUS LES PATRONS SONT NOUVEAUX.

Chaque article est garanti et porte encore toute la fraîcheur des métiers.

Cette importation se compose de

CROIX DE CHASUBLES

EN DRAP D'OR avec brochures à RELIEFS en or, argent et couleurs
" DAMAS Blanc, Crainois, etc. etc. brochées tout en or.
" " (couleurs assorties) " en or et couleurs.

GARNITURES DE CHAPE ET BANDE DE DALMATIQUES

EN drap d'or (imitation) à dessins très riches et saillants.

" Damas brochés en or et couleurs.

" " (assortis de couleurs) brochures riches, ordinaires et de bas prix

GARNITURES COMPLETES.

N. B. Les Croix, les Garnitures de Chapes et les Bandes de Dalmatiques ci-dessus ont toutes appareillées de dessins et offrent par là même une variété de garnitures complètes dont chacune est peu dispendieuse.

ETOCLES ET VOILES DE BENEDICTION.

LES Etoles sont assorties de couleurs, plusieurs à brochures riches.
LES Voiles portent tous de riches emblèmes au centre et aux extrémités.

ETOFFES A ORNEMENTS.

Drap d'or à brochures très riches en or, argent et couleurs (dessins nouveaux.)
Moire d'or à reflets riches et brillants.

Drap d'argent à pluie d'argent.

Drap d'or (imitation) à brochures nouvelles.

Damas brochés, tout en or, et aussi en couleurs.

Les prix de tous ces objets sont extrêmement réduits, dans le but d'offrir aux MM. du Clergé tous les avantages du bon marché et de la bonne qualité et avec leur bienveillant concours et une vente rapide, de suivre de très près et toujours à bas prix toute la nouveauté (en ce genre) des fabriques de Paris et de Lyon.

Leur importations directs s'adresser à

J. C. ROBILARD, No. 84, Cedar St.
New-York.

ATELIER DE RELIEUR.



LES Soussignés, en remerciant le Clergé et le public en général de l'encouragement bienveillant qu'ils ont reçu depuis qu'ils ont ouvert leur Echoppe de RELIEUR, prennent la liberté d'annoncer que, pour répondre au besoin général, ils se sont décidés à ouvrir, au premier Mai prochain, une LIBRAIRIE, Rue Notre-Dame, vis-à-vis le Séminaire, sous le nom de

LIBRAIRIE ECCLESIASTIQUE.

Leur Etablissement sera composé de tous les livres en usage dans les Ecoles Chrétiennes, Livres de Prières et généralement de tous les Livres de Religion et de Morale Chrétienne. Leur Echoppe de Reliure, comme par le passé, n'en verra à aucune du Canada, sous le rapport de la bonté, de la beauté et de la variété. Ils s'attendent, par leur ponctualité et leur célérité à exécuter tout ce qu'on leur commandera en leur branche; que l'encouragement dont ils ont été l'objet jusqu'aujourd'hui, ne leur sera point défectueux, et ils peuvent assurer le public que rien de leur part ne sera négligé pour répondre à l'attente générale, comme pour contenter ceux qui les patronneront.

CHAPLEAU & LAMOTHE.

Montréal, 29 Janvier 1847.

VOYAGE A LA TERRE-SAINTE.

PAR MESSIRE LÉON GINGRAS DU SÉMINAIRE DE QUÉBEC.

CET OUVRAGE, impatientement attendu du Public Canadien depuis plus d'un an, est prêt à être livré à l'impression, 2 vol. in-octavo, beau papier. Prix: 6s. le volume ou 12s. pour l'ouvrage.

Le Soussigné est seul nommé Agent pour Montréal. Des listes de souscription seront déposés chez MM. FABRE & C^{ie}, chez MM. CHAPLEAU & LAMOTHE et à l'INSTITUT CANADIEN.

AGENT.

17 janvier.—4f.

FRENIÈRE.

RUE BLEURY, No. 46.

Peintre et Vitrrier,

Doreur à l'Huile et sur le Verre,

Encadreur de Gravures, et ouvrages faits à l'Aiguille.

Vernisseur de Cartes Géographiques et poseur de Tapisserie.

2 octobre 1846.—6m.

AVIS AUX MM. DU CLERGE.

LE Soussigné informe les MM. du Clergé, qu'il vient de recevoir de Paris, un grand nombre d'articles pour ornemens d'Eglise, ce qui, joint à son fonds, en fait le meilleur assortiment en ce genre qu'on ait eu dans le pays. On trouvera chez lui une très grande variété de VINS FRANCAIS tous d'un choix bien particulier. Le soussigné ayant profité d'une occasion très favorable pour se procurer ces vins à très bas prix, il pourra les vendre aux prix les plus réduits, ayant en vue d'épuiser son Stock au plutôt.

JOSEPH ROY.

BOIVIN, ORFÈVRE,

Vis-à-vis le marché neuf, rue de la Basse-Ville,

PRIE les MM. du Clergé, ainsi que toutes les personnes qui ont des meubles à faire exécuter en argent, ou à faire réparer, qu'il se chargera de leurs demandes, et les fera remplir, suivant leurs ordres, en quelque genre que ce soit, ensorte qu'ils ne pourront rien désirer de plus achevé dans les pays étrangers.

Novembre 1846.—3m.

CONDITIONS DE CE JOURNAL.

LES MELANGES se publient deux fois la semaine, le MARDI et le VENDREDI. Le prix de l'abonnement, payable d'avance, est de QUATRE PIASTRES pour l'année CINQ PIASTRES par la poste. On ne reçoit point l'abonnement pour moins de six mois. Les abonnés qui veulent cesser de souscrire au Journal, doivent en donner avis un mois avant l'expiration de leur abonnement.

La poste pour passer les lignes des Etats-Unis coûte 3 centimes 8 deniers pour l'année

Prix des annonces.—Six lignes et au-dessous, 1re. insertion,	2s.	6d.
Chaque insertion subséquente,		7½d.
Dix lignes et au-dessous, 1re. insertion,	3s.	4d.
Chaque insertion subséquente,		10d.
Au-dessus de dix lignes, 1re. insertion par ligne,		4d.
Chaque insertion subséquente,		1d.

AGENS DES MELANGES RELIGIEUX.

M. E. R. FABRE, libraire. Montréal.
D. MARTINEAU, prêtre, vicaire. Québec.
F. PILORE, prêtre, Directeur du Collège. Ste. Anne.
VAL. GUILLET. Trois-Rivières.

PROPRIÉTÉ DE JOS. M. BELLENGER, PRÊTRE, EDITEUR.
IMPRIMÉ PAR JOS. RIVET ET J. CHAPLEAU, IMPRIMEURS.